

LA CRUE AU PALAIS-BOURBON

(Janvier 1910)

É MOTIONS D'UN STÉ NOGRAPHE

Prix : 0 f r. 50

L'EMANCIPATRICE (IMPRIMERIE COMMUNISTE.)

3, RUE DE PONDICHÉRY, — PARIS (XV^e)
1910

— 4 —

d'accès au Palais, car la rue du Cherche-Midi, que j'habite encore, est indemne.

L'immeuble dans lequel je dois emménager en avril — 86, rue de l'Université — est envahi comme tout le quartier. C'est une vieille maison ; elle s'effondrera peut-être quand j'y aurai installé ma famille. Affaire de chance.

Le dimanche 23, malgré des nouvelles alarmantes au sujet des trains je vais à la chasse. Aucun incident. La ligne de Coulomniens fait un service régulier. Neige abondante toute la journée. Je tue pourtant un faisan et... mettons un lapin, puisque la chasse au lièvre est fermée.

Le lundi 24 il y a eu de l'eau au bout de la rue de l'Université, au coin de l'Esplanade et sur le quai en face des Affaires Etrangères. Les voies d'accès au Palais se restreignent.

Notre usine électrique est atteinte ; trois pompes fonctionnent pour la sauver, avec succès ce jour-là.

Le mardi 25 après midi, une seule dynamo fournit encore. On remplace, dans la chambre des séances, l'électricité par le gaz. On ne gagne pas au change. Ce soir-là, pour la dernière fois, nous avons de l'électricité pour réviser. Vers cinq heures on nous avait apporté des lampes à pétrole. L'odeur et la fumée nous irritent la gorge et les yeux.

L'accès du Palais est toujours possible. Bien que

I

Je voudrais, sous forme de notes, conserver un souvenir de ce qu'aura été la vie de notre service sténographique pendant l'inondation de janvier 1910. Ces notes seront forcément décousues et fort incomplètes, car je ne puis être au courant de toutes les mésaventures dont mes collègues ont eu à souffrir; j'espère qu'ils voudront bien m'aider à combler les lacunes de ma relation.

Je rejeterai les épithètes de la désolation ; le mieux est de prendre l'événement avec bonne humeur ; des larmes ne désarmeraient pas plus le fléau qu'un sourire.

Les caves du Palais-Bourbon ont commencé à être envahies par les eaux à la fin de la semaine qu'a terminé le dimanche 23 janvier. Tous nos camarades logés au Palais-Bourbon ont vu noyer leur vin, leur charbon, leur provision de pommes de terre.

La questure n'ayant pu disposer d'un logement en ma faveur, ma nomination de réviseur — 16 janvier — n'a pas été aussi arrosée qu'elle aurait pu l'être, et je n'ai été victime que des difficultés

— 5 —

la crue augmente, on ne prend pas de précautions. Les questeurs, MM. Chapuis, Pajot et Saumande n'ont aucun moyen à leur disposition.

Certains députés demandent à ce que la Chambre suspende ses séances. M. Doumer, rapporteur général du budget s'y oppose. La séparation de la Chambre, paraît-il, affolerait la population. Je ne sais pas. « Quand il y aura de l'eau dans l'hémicycle, dit-il, nous monterons sur les gradins ».

Nos collègues qui habitent Auteuil, Robert et Labonne ; éprouvent de plus en plus de difficultés à gagner le Palais et à rentrer chez eux.

Les pompes ne suffisent plus à protéger l'usine électrique.

On sauve le plus de bois possible. On commence à le ménager, car les calorifères s'emplissent d'eau.

Le mercredi 26, tout le matin, la neige tombe en flocons pressés ; l'après-midi, l'eau monte rue de Bourgogne, par suite du refoulement des égouts. On déménage la caisse, qu'on installe au *petit local*. L'eau entre par la porte noire — à quatre heures et demie il y a 30 centimètres d'eau dans le vestibule. Elle atteindra 2 mètres. La cave qui contient les documents des procès-verbaux est inondée — on sauve ce qu'on peut. La cour des écuries est atteinte. On déménage le concierge.

Le soir, en attendant nos colonnes, nous sortons, Baugey et moi, pour aller faire une partie de billard. A notre retour il n'y a pas encore d'eau dans la cour d'honneur. Je sors une heure et demie après, mon travail terminé, et je constate que le ruisseau,

près de la porte de l'escalier de pierre, a formé une nappe d'eau de 1 mètre de large.

On a, vers cinq heures, apporté des poêles qu'on montera dès le matin dans les couloirs.

A la tombée de la nuit, les couloirs, éclairés par de petites lampes-appliques, étaient lugubres. Les députés et le personnel les parcourant semblaient les âmes des morts errant dans le Hadès.

Tout le monde s'aborde pour échanger ses impressions, demander des nouvelles et conter ses propres ennuis. Les différences hiérarchiques se nivellent, comme l'eau.

En sortant par les Pas-Perdus nous trouvons un journaliste qui, pour lutter contre le froid, s'est enroulé dans une couverture de voiture ou de voyage. — On l'entoure. Note gaie.

. Jeudi 27. C'est plus grave. J'arrive à neuf heures et peux rentrer en passant sur des madriers. Les deux côtés de la cour sont noyés ; moins du tiers reste libre au milieu, du perron à la porte. L'eau monte très vite. Quand je sors, à midi, presque toute la cour est prise ; en avant de la porte, rue de l'Université, la nappe s'étend jusqu'à trois mètres de la statue de la Loi. Il y a des planches.

Il faisait très froid dans les couloirs, 5° seulement au-dessus de zéro ; à dix heures les poêles sont montés, à onze heures ils chauffent.

La Chambre maintient toujours sa résolution de siéger

On nous a donné un coupe-file ainsi rédigé :

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA PRÉSIDENCE

Paris, le 27 janvier 1910.

Laissez passer

M. CAPELLE,

pour le service de la Chambre.

Le Secrétaire Général de la Présidence,
E. PIERRE.

(Timbre à l'encre rouge).

Pour venir reviser, à 9 heures et demie, je prends le même chemin et me fais conduire en voiture à l'entrée du pont Alexandre. Mais l'eau a gagné le parapet en face des Affaires étrangères. Un agent me dit : « passez si vous voulez à vos risques et périls. Vous monterez sur le parapet ». Il gèle à 8°.

Le chef me demande par où je suis venu, je le lui indique. Il croit que j'ai été imprudent; c'est exagéré, mais à la sortie l'agent, malgré mon laissez-passer, me refuse le même passage.

Pendant la revision nous allons toutes les heures

Et de tous ces efforts les gazettes ne soufflent mot ; pas de chance.

Dans la salle des quatre colonnes on pose des conduites de gaz et on installe des appareils. On les allumera à quatre heures et demie pour les voir éteindre cinq minutes après, faute de gaz.

Je reviens à trois heures, l'eau a fait le tour de la statue de la Loi et en deux heures et demie a gagné 10 mètres. Des hommes de service sont là pour nous passer à dos. Isard est sur le bord du lac, mêlé au public nombreux; il regarde l'eau d'un air mélancolique. Je le décide pourtant à me suivre et j'enfourche ma monture. Mais l'homme n'est pas de ma taille et, au bout de mes longues jambes, mes talons trempent dans l'eau. Hilarité générale ! « Voici, crie-je, le dévouement des parlementaire ». Les rires cessent, pourquoi? Par un hasard singulier nous ne sommes photographiés que par une dizaine d'objectifs.

Georges Detot a emprunté le même moyen.

Au cours de la séance, les mauvaises nouvelles arrivent sans cesse, surtout des prévisions d'augmentation de la crue. Personne ne suit la discussion. Tout le monde est en proie à une agitation inquiète. Pendant un instant de liberté j'essaye de lire; impossible.

Le soir, on ne peut sortir par la cour d'honneur. Nous passons, MM. Bouffandeau, Lauraine, Roblin, deux autres et moi, par le trottoir le long du parapet, entre les ponts de la Concorde et Alexandre, et rentrons par l'Esplanade.

constater la crue à l'escalier de pierre et faisons sur le mur des marques au crayon. L'eau monte l'escalier : deux marches étaient noyées à notre arrivée, six à notre départ, en cinq heures.

Sarradin, Isard et moi traversons le pont de la Concorde. Sarradin va rejoindre le pont Alexandre par les Champs-Élysées. Isard et moi remontons la rive droite jusqu'au pont Royal ; nous le traversons. Un tonneau vide fait des cabrioles pour tâcher de passer sous l'arche ; le flot le rejette incessamment sur la pierre et il sonne lugubrement la cloche de bois. La rue du Bac est noyée. Nous gagnons la rue des Saints-Pères, la rue de Sèvres, et notre quartier.

On compose toujours notre **copie** à l'imprimerie du *Journal Officiel*, mais on tire au *Petit Parisien*, sur un vilain papier pas coupé.

Depuis lundi le tube pneumatique qui nous met en communication avec le *Journal Officiel* ne marche plus; M. Piou a mis ce soir-là son auto à notre disposition, mais depuis ce sont trois hommes à pied qui vont chercher nos placards. Les typos travaillent à la bougie ; c'est très long et on ne sort pas avant deux heures et demie; avec les détours à faire pour rentrer je ne me suis pas, cette semaine, couché avant trois heures et demie.

Vendredi 28. — J'arrive, le matin, rue de Bourgone, pensant y trouver une barque. L'accès leur est impossible à cause de la quantité de pavés de bois flottants. On me renvoie à la rue de Constan.-

tine. Des barques, dont deux de la Chambre, font en effet là un service, avec une lenteur inévitable.

Les derniers arrivés, pour attendre le passage, poussent les premiers et les empêchent de reculer devant l'eau qui monte. Elle dépasse mes semelles. Enfin nous embarquons, trop chargés. Le bordage n'est pas à 10 centimètres de l'eau. C'est peu rassurant en doublant le coin de la rue de l'Université où la tige des réverbères n'émerge plus que de 50 centimètres au-dessous de la lanterne. On penche. Nous sommes sept personnes dont la bonne de M. Suby, trésorier, et une porteuse de pain chargée de plus de 25 kilos. C'est son cinquième voyage pour servir sa clientèle. « Et nous n'avons pas de bons souliers, nous-autres, dit-elle, j'ai les pieds tout trempés ».

On débarque dans la cour d'honneur, au pied du premier escalier de la questure, coin à gauche.

Georges Detot a suivi la même voie.

Beaucoup d'habitants du Palais n'ont pu aller aux provisions. M. Saumande n'a pas chez lui de quoi déjeuner. M. Chapuis fera venir du pain et du jambon pour les députés et employés qui ne peuvent sortir, mais ces provisions n'arriveront qu'à deux heures moins le quart. On voit circuler, dans les couloirs, quantité de personnes qu'on n'est pas habitué à y rencontrer, femmes d'employés, garçons bouchers, etc.

Je vais avec Clavel et Robert déjeuner au Duval de la Madeleine. Je suis surtout inquiet de l'inquiétude qu'on peut éprouver chez moi, comme nos

et moi. Nous traversons le pont Royal après avoir suivi le parapet rive droite. On y patauge dans une boue épaisse, qu'entretiennent d'inutiles curieux. Que peuvent-ils voir et quel attrait les retient ? Il fait nuit noire et on a peine à se guider parmi les cordes de barrage et les flaques d'eau.

Rue de Beaune nous passons, après avoir attendu la correspondance, sur une passerelle établie sur tréteaux à près de 2 mètres au dessus du sol. Longueur environ 150 mètres ; 1 mètre de large ; obscurité ou aveuglement par les foyers acétylène. On arrive près de la rue du Pré-aux-Clercs ; nous sommes tous les cinq à pied sec pour gagner notre domicile.

Je n'ai jamais entendu personne prononcer avec le même accent ces simples mots « chez moi ». La difficulté d'atteindre ce « chez moi » en fait sentir le prix.

Le soir, pour la révision, je fais une nouvelle tentative rue de Bourgogne. Les barques ne peuvent encore y accoster et cependant, sur ma demande, les questeurs ont bien voulu en réserver une pour notre service. Elle attend rue Las-Cases. Je me rends à l'embarcadère et trouve mon torpilleur. Mais pour patauger plus à l'aise dans ce gâchis, j'ai mis mes souliers de chasse et mes molletières ; il pleut, le bordage et les bancs du canot sont mouillés, mes clous glissent, je tombe à quatre pattes dans le bateau en embarquant, et il y a de l'eau dans la cale. Meilleur tout de même que de plonger à côté.

camarades, surtout que j'attends, de jour en jour, un troisième héritier (1).

Heymann et Baugey m'ont invité à déjeuner et à dîner, mais je me fais scrupule d'accepter, sachant la peine qu'ils éprouvent à se ravitailler. D'ailleurs je préfère prendre l'air et m'éloigner un moment de cette eau sinistre.

C'est l'impression qu'elle produit, formant dans les cours des bassins entre les murailles. Elle est sale, opaque et surnoise, elle assassine sans mouvement. Et on se demande ce que deviendra notre vieux Palais. On l'aime tout de même, malgré les heures parfois trop longues et les moments difficiles qu'on y a passés. Mais on y a tant vécu : voici bientôt vingt-et-un ans que j'y gagne largement mon pain.

On regarde, par les fenêtres donnant sur la cour d'honneur, l'invasion du flot. Il affleure le terre-plein. Le stoïcisme est affecté.

La séance de l'après-midi est lugubre. Dans la salle, on n'entend pas l'orateur, dont la voix est couverte par le bruit des conversations, dont toutes ont pour objet l'inondation. La nervosité augmente. Notre travail en est rendu plus difficile.

Izard n'arrive pas et son retard nous inquiète. Il arrive enfin ; il a mis près de deux heures pour venir de chez lui, rue de Rennes.

A six heures nous sortons par le pont de la Concorde : Lenglet, Clément, Jeannin, Georges Detot

(1) Hubert, né le 16 février

Nous terminons encore la révision à deux heures et demie, et on réveille un matelot qui doit nous reconvoquer, Isard, Sarradin et moi. Le pauvre diable est abruti de sommeil et de fatigue,

Heymann, Baugey et Cadeau viennent nous voir embarquer, toujours au même endroit. Avant notre départ le froid fait fuir Cadeau.

Après avoir franchi la porte, nous tournons à droite dans la rue de l'Université. C'est la mer des Sargasses. Les pavés de bois se sont massés sur une longueur de 20 mètres et se touchent ; je crains que leurs angles crèvent l'avant de notre canot « Berthon » en toile. On y a en effet le lendemain bouché sept trous. On avance difficilement. Heureusement, une gaffe est dans le canot ; je seconde un peu le mathurin à l'aide de cet instrument, mais la chaussée est en asphalte et je n'ai pas de prise. Sarradin, assis à l'arrière et né à Nantes, s'efforce de diriger la manœuvre ; il se rend toutefois utile : il tient mon parapluie. Isard a froid. On parvient à éviter les réverbères, mais on a quelque difficulté à doubler le cap du fleuve Université à son embouchure sur la mer Esplanade. De forts courants se précipitent aux confluent des rues.

Débarquement près la rue Talleyrand. Un agent nous attend pour nous prêter la main. Comment est rentré notre matelot, qui ne connaissait pas les passes et n'avait ni boussole ni carte marine ? Sarradin voulait qu'il débarque le premier pour nous aider, et nous n'avions pas le moindre filin pour

amarrer le canot ! Mais ces gens de mer ne craignent rien.

Les matelots amenés pour le service de la Chambre ont travaillé de cinq heures du matin à deux heures après-midi, ne touchant qu'un morceau de pain sec.

On a, déjà, appelé le génie de Versailles vendredi matin. L'après-midi les officiers ont fait des plans. Ils ont aujourd'hui établi une passerelle qui prend rue de Bourgogne. Nous l'utiliserons lundi matin.

Samedi 29 janvier, 10 heures, soir.

II

Je dois à la complaisance d'un ami, commis principal à la questure, de posséder les originaux des documents dont suit copie, tous trois datés de notre plus rude journée.

(Timbre humide de la questure).

AVIS

Pour les besoins des services, un transport par bateaux est établi de l'escalier I jusqu'à l'Esplanade des Invalides.

Départ dans chaque sens tous les quart d'heure.

28 janvier 1910.

NOTE POUR LES AGENTS

Ne laisser accéder aux pontons d'embarquement que MM. les Membres du Parlement, sur la présentation de leur médaille ou de leur carte d'identité et les personnes munies de laissez-passer délivrés par la questure.

28 janvier 1910.

NOTE POUR LES MARINS

Ne laisser monter dans les barques que MM. les membres du Parlement sur la présentation de leur médaille ou de leur carte d'identité, et les personnes munies de laissez-passer délivrés par la questure.

28 janvier 1910.

Réflexion unanime : quand nous relirons ces papiers-là !

Lundi matin 31 janvier. Une passerelle très confortable va de la rue Saint-Dominique à l'escalier 1. Mais un froid pénétrant monte de l'eau. Les couloirs du Palais sont sibériens. Pendant le cours de la journée on sent pourtant une détente de tous les esprits ; la nervosité s'est apaisée, on ne respire plus la mort comme jeudi et vendredi.

Le niveau a baissé de 60 centimètres dans la cour d'honneur; l'eau est gelée, on espère obtenir un patinoir et donner une fête avec orchestre tzigane.

Le tout-à-l'égout ne marche plus; il y a des brocs dans les cabines d'isolement.

La place du Palais-Bourbon offre un aspect pittoresque ; avec les canots amarrés aux passerelles, elle ressemble à un petit port de pêche.

Comme il n'y a plus de gaz on a installé un autre éclairage dans la salle avec des lampes au benzol.

Le Palais paraît abriter un congrès de la lampe : il y en a quatre cents et quelques de tous les modèles. La salle des quatre colonnes est la grande lamplisterie; un personnel nouveau y évolue.

Dans la salle il y a une lampe au pied de chaque colonne des galeries, d'autres sur le mur du fond, une à chaque coin de la tribune pour l'orateur, les sténographes et les secrétaires rédacteurs. Lumière assez vive mais blafarde; elle ne se diffuse pas comme celle du plafond lumineux et on voit mal la salle. Certains assurent que c'est mieux que notre éclairage ordinaire ; paradoxe.

M. Pli.chon nous dit que cet éclairage présente un certain danger d'explosion genre grisou. Pendant mon cinquième quart d'heure un journaliste, dans une tribune, prend une photo au magnésium. L'éclair me fait croire à l'accident possible dont on vient de me parler.

Le soir Gautry, un de nos hommes de service, me raconte sa nuit de mercredi à jeudi, 26-27 janvier. Il rentre chez lui vers cinq heures, trouve sa femme et ses enfants en pleurs, tout son mobilier à la nage dans 80 centimètres d'eau. Il se met nu, emporte sur ses épaules, d'abord son petit garçon, de son domicile passage Landrieu à l'avenue Bosquet, puis sa fille, puis sa femme et fait un quatrième voyage pour sauver quelques hardes. L'eau est glaciale, il grelotte, on le frictionne à l'alcool

et il peut enfin aller se coucher dans un lit, à l'hôtel, rue Laborde.

La nuit, la température baisse encore. L'eau continue à se retirer, le refuge de la statue de la Loi émerge.

Mardi 1^{er} février. 11 fait très froid dans le Palais. M. Brisson préside en pardessus.

Les employés logés au Palais et dont les appartements ont été envahis par les eaux n'ont encore pu réintégrer leur chez eux. Leurs lits ont été transportés dans les bureaux et commissions et ils y campent au milieu des dossiers, des codes et des tapis verts. Le décor ne doit pas égayer les rêves. Ceux qui ont pu demeurer dans leur local y gèlent.

La questure donne un seau de charbon par jour aux habitants du Palais. On se rend compte, en ce moment mieux que jamais, de toute la vie qui palpite dans ces immenses bâtisses, où sont représentés tous les grades parlementaires, depuis le grand patron, le président, jusqu'au plus humble *collet rouge*.

Les couloirs sont imprégnés, en plus des parfums du pétrole, d'un fin goût d'acide phénique.

Sous la voûte d'entrée papillonne en liberté un courant d'air homicide, chargé d'humidité glaciale. Le concierge, qui a repris son poste, grelotte malgré une bonne vêtue. « Je vas attrapper la crève », dit-il. Nous filons vite.

En sortant à midi nous voyons un soldat passer

un curé sur son dos : le profil de la croupe est assez élégant — le noir est si distingué.

On circule à pied sur une bonne partie de la place du Palais-Bourbon. C'est encore un peu genre cloaque, mais enfin c'est le plancher des vaches.

On a enlevé la passerelle jusqu'à la statue pour la reporter sur la façade Est du Palais, où la rue de Bourgogne est encore inondée.

On a distribué les avis suivants :

SECRETARIAT GENERAL DE LA QUESTURE

AVIS TRÈS IMPORTANT

« En raison des dangers de contamination pouvant résulter de la crue actuelle, par suite de l'envahissement des conduits du Palais-Bourbon par les eaux d'égout, les habitants sont *instamment priés de ne faire usage que d'eau bouillie pour l'alimentation.*

« 27 janvier 1910 »

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA QUESTURE

30 janvier 1910.

AVIS

« Des mesures hygiéniques très rigoureuses étant indispensables, les habitants du Palais-Bourbon sont invités à jeter de l'eau dans les W. C. chaque fois qu'ils s'y rendent. »

René Rioux, garçon à la questure, a pu rentrer chez lui. Son parquet a monté de 30 centimètres et gondole.

Les séances de l'après-midi commencent à deux heures et demie au lieu de trois heures. Comme les communications sont toujours difficiles pour certains d'entre nous cette réduction du temps accordé au déjeuner les gêne fortement ; ils ne peuvent rentrer chez eux entre les deux séances. Mais on termine d'assez bonne heure.

Mercredi 2 février. Toute la place du Palais-Bourbon est dégagée.

Les cours intérieures du Palais sont à sec, sauf la cour des écuries.

A deux heures et demie la cour d'honneur est rendue à la circulation; des soldats nettoient et

déglacent; nous n'avions jamais vu là de corvée de quartier. Nous rentrons par l'escalier de pierre; huit marches en ont été noyées, soit plus de 1 mètre 10. Il y a donc eu au moins 1 mètre 50 d'eau dans la cour d'honneur.

Jeudi 3 février. Les eaux se sont retirées ; il n'en reste plus que dans les caves.

La plupart des calorifères sont remis en marche.

Il ne reste plus qu'à nettoyer et remettre en état. On badigeonne les murs qui ont été noyés avec un désinfectant.

Les dates de réorganisation définitive des différents organismes seront consignées dans un document officiel, et j'arrête là ma relation, en exprimant notre joie à tous qu'aucun accident n'ait été à regretter dans le Palais.

Pas un de nous n'a manqué à son service.

Dimanche 6 février 1910.

III

Notre service est actuellement ainsi composé :

STÉNOGRAPHIE

(Compte rendu in-extenso)

Chef du Service : M. VIOLETTE DE NOIRCARME ;

Chef adjoint : M. MORIDE ;

Sténographes-réviseurs : MM. RAYNAUD, CADEAU,
TINEL, BAUGEY, SARRADIN, HEYMANN, CAPELLE;

Sténographes : MM. POTIN (Emile), JEANNIN,
BUISSON, DETOT (Paul), ESTOUP, LABONNE (Abel),
CLAVEL (Henri), DETOT (Georges), ROBERT (Léon),
IZARD, SEIGNEUR, CLEMENT, LENGLET;

Sténographes du cadre extraordinaire: MM. GALLET (Albert), GAVELLE.

L'Emancipatrice, 3, rue de Pondichéry, Paris (xve). — 8568-4-io.